

REVUE DE PRESSE

Le Monde, mardi 15 mai 2012 - **Brigitte Salino**

Cinq femmes rendent à Tchekhov la force de ses mots

Une « Mouette » comme vous ne l'avez jamais vu, ni jouée, ni lue, mais autre et puissante.

Non, ce n'est pas *La Mouette*, mais *Une mouette*, comme l'indique le titre de ce beau spectacle qui ne cherche pas à représenter la pièce de Tchekhov, mais à la faire entendre comme un récit que l'on ferait un soir, moussé par la nécessité de parler, parler encore, et raconter une histoire qui vous tient à cœur. Cela commence par l'arrivée de cinq femmes, en tenue de ville. Elles émergent de l'obscurité des arches qui donnent au théâtre Paris-Villette l'allure d'un cloître, et se placent en rang, face au public. Bras le long du corps, regards dans ceux des spectateurs restés dans la lumière. Aucune afféteries : on sent que ces cinq actrices sont soudées comme un corps, et qu'elles vont nous emmener vers « leur » *Mouette*, sans nous obliger, mais en nous tenant en haleine, fermement et délicatement, par le choix qu'elles ont fait de dire le texte comme un chant choral.

Sur le flanc

Et c'est ainsi que cela se passe. Chacune à son tour prend en charge une part de la pièce, en commençant par Isabelle Lafon, l'initiatrice du projet, à qui l'on doit de beaux spectacles, comme *Igishanga*, inspiré du livre de Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie*. Après avoir donné les indications du décor de *La Mouette*, elle dit les premières répliques : « *D'où vient que vous soyez toujours en noir ?* », demande Medévenko à Macha, qui lui répond « *Parce que je porte le deuil de ma vie.* » Ces répliques, vous les avez lues et entendues tant de fois. Pourtant, elles vous laissent toujours sur le flanc : tout y est, presque si définitivement, que vous vous demandez, même en le sachant, comment Tchekhov a pu continuer, après ces phrases.

C'est là le miracle de *La Mouette*, cet immense flux et reflux des aspirations et des échecs, ce souffle infini de l'existence incarné par une jeune femme, Nina, rêvant d'être actrice. De vivre, même peu, même mal, comme toujours chez Tchekhov, dont les cinq actrices font entendre la respiration, en quelque sorte. Elles ne disent pas tout le texte, loin de là, mais elles restituent ce qui l'anime, en se passant la parole comme on se passe un relais. Toujours soudées, toujours en ligne, sauf à quelques moments de rupture. Il y a beaucoup de subtilité dans leur approche qui transforme les spectateurs en confidents, et les fait s'arrêter, au bout d'une heure courte et pleine, sur une phrase en suspension : un coup de feu vient de retentir dans la maison. Arkadina dit : « *Ca m'a rappelé le jour où...* » Elle est la mère de Treplev. Elle ne sait pas, ne veut pas savoir, que son fils vient de se suicider.

Les Inrockuptibles, 23 mai 2012 – **Hugues Le Tanneur**

Tchekhov à nu

Isabelle Lafon offre une *Mouette* d'une beauté rare, intense et pétillante. Un concentré de théâtre joué par cinq comédiennes lumineuses.

IL s'en faut parfois de rien pour saisir L'atmosphère d'une pièce de Tchekhov, Il s'agit de trouver la bonne température, le bon climat, ce parfum à la fois si léger et prenant qu'on se

sent dans une proximité bienveillante avec les personnages du drame, Isabelle Lafon réussit ce miracle dans une mise en scène d'autant plus remarquable qu'elle s'appuie sur une économie de moyens confinant au minimal. Son adaptation de La Mouette rappelle ces réductions pour piano de grands opéras du répertoire. Du texte, elle a gardé L'essentiel, qui du coup donne l'impression d'être chargé d'une tension extrême.

Les cinq comédiennes - dont Isabelle Lafon elle-même -, qui interprètent à elles seules tous les personnages, sont pour beaucoup dans la densité de ce qui se joue sous nos yeux. Tout passe par L'imagination. Il y a le lac et il y a la lune qui se reflète sur les eaux. Un décor naturel en somme. Au bord du lac, une estrade est montée pour jouer une pièce de théâtre. On entend les coups de marteau des ouvriers. Il règne une certaine fébrilité. Alignées face au public dans un rectangle lumineux, nos cinq comédiennes sont des passeuses.

Elles donnent vie aux répliques à la fois graves et légères de Tchekhov, portent les mots comme des vibrations émotives, indiquant lorsque c'est nécessaire les didascalies. Un simple mouvement du corps suffit à signaler une sortie, par exemple. La parole se distribue de l'une à l'autre comme si elles étaient traversées par l'intensité même du drame.

Nina, comédienne en herbe, attirée par le lac "comme une mouette", éprouve une grande passion pour Trigorine, écrivain médiocre mais célèbre. Arkadina, actrice renommée, est la compagne de Trigorine et la mère de Treplev, qui lui-même aime Nina. Il met en scène la pièce qui ouvre La Mouette, pour elle qui joue dedans mais surtout pour Arkadina, sa mère indifférente. L'efficacité de ce théâtre à nu concentré à l'extrême, c'est sa puissance d'évocation. On voit, on sent, on comprend comment tout se noue dès le départ. La vie entière ramassée en quelques secondes.

TT - Télérama, mercredi 16 mai 2012 - **Sylviane Bernard-Gresh**

Isabelle Lafon tisse des fils qu'elle tire dans "La Mouette", de Tchekhov. Toutes les phrases sont du dramaturge et pourtant, elle fait entendre un sous-texte surprenant et original. La partition, quasi musicale, bruisse des mots et des thèmes de l'auteur russe. Le texte est pris en charge par cinq femmes dont Norah Krief, Isabelle Lafon, Johanna Korthals-Altes et Judith Perillat, qui pousse le travail musical jusqu'au chant lyrique. Tout est souffle, rythme, tempo. Les tessitures des voix donnent à entendre la légèreté ou la gravité selon les personnages. Les corps accompagnent ce "chant" de manière très discrète. Pour le reste, les cinq femmes restent debout, immobiles face au public. Un travail choral intense, précis, qui renouvelle notre approche de Tchekhov.

TT - Télérama, mercredi 23 mai 2012 - **Emmanuelle Bouchez**

Mouvements succincts, répliques au cordeau. Isabelle Lafon donne à réentendre l'ode au théâtre du maître russe dans un oratorio rythmé.

Elles se tiennent sur scène mais pourraient être partout ailleurs, ainsi vêtues de leur banal costume de ville. Elles semblent s'être glissées subrepticement sous les arches de ce beau Théâtre Paris-Villette, ces cinq femmes alignées face à nous comme des cariatides. Ce qu'elles portent bien serré au creux de leur impressionnant silence ? La Mouette et ses tirades, ses envolées désespérées ou ses répliques laconiques, pièce de Tchekhov que toute comédienne débutante a, un jour dévoré avec passion. Et qui rendit la vie un peu difficile à

son auteur aussi, essayant un premier échec en 1896, avant que le succès n'éclate deux ans plus tard, au jeune Théâtre d'Art de Moscou...

«*Beaucoup de discours sur la littérature, peu d'action, cinq "pouds" d'amour*», écrivait-il a propos de sa pièce en cours d'écriture... En convoquant cinq interprètes pour jouer les onze personnages, l'actrice-metteuse en scène Isabelle Lafon, elle-même au centre du dispositif, prend Tchekhov au pied de la lettre et transforme *La Mouette* en un récitatif. Une symphonie à cinq voix où chacune assume notes, harmonie et tempo à tour de rôle. Les comédiennes bougent à peine, mais prononcent les didascalies en réintroduisant une sorte de style indirect libre («*Treplev dit*», «*Nina dit*»). Alors la pièce n'est plus une pièce mais un conte, et la petite voix qui vibre en sourdine, celle de Tchekhov lui-même.

Sans doute faut-il bien connaître l'œuvre pour apprécier de réentendre ainsi les aspirations du jeune Treplev, épris de Nina et de littérature, fils mal aimé d'Arkadina, l'actrice fêtée mais vieillissante. Tout comme ce rappel des espoirs de Nina, mouette provinciale qui se brisera les ailes sur la scène moscovite. Isabelle Lafon, habituée des oratorios scéniques depuis quelle a donné vie aux mots de femmes rescapées du génocide rwandais (*Igishanga*, en 2002) et aux échanges de deux poétesses russes en plein stalinisme (*Journal d'une autre*, en 2008), propose avant le spectacle un petit viatique aux spectateurs y précisant «Ceci n'est pas un résumé mais une entrée possible à lire ou à ne pas lire » Ainsi armé, le public peut s'abandonner à l'aventure.

Rue89 – 14/05/2012 - **Jean-Pierre Thibaudat**

Cinq actrices nous racontent « Une mouette » de Tchekhov

Elles sont cinq, elles nous regardent, elles nous racontent une histoire, cela s'appelle « Une mouette ». Pas n'importe quelle mouette mais « La mouette » de Tchekhov, une pièce, mainte fois montée de par le monde. C'est cette pièce qu'elle nous relatent comme un récit.

La pièce compte une dizaine de personnages. Les cinq actrices ne jouent pas plusieurs rôles, mais tous les rôles même si telle ou telle est plus tel personnage que d'autres, sans cependant jouer comme à l'accoutumée. Ensemble, elles nous racontent la pièce comme si c'était une histoire de famille, des moments de vie dont elles ont été les témoins directs et par instants fulgurants, les protagonistes.

Comme dans tout récit, le discours indirect – les 'dit-il', les 'dit-elle' – est omniprésent. Les seuls ajouts au texte même de Tchekhov sont ces simples béquilles narratives, ce qui n'empêche pas des dialogues de fuser soudainement.

Ceux qui connaissent la pièce, reconnaissent « La mouette », peut-être la plus connue des œuvres d'Anton Pavlovitch Tchekhov, ils ont l'impression d'en approcher des faces cachées. Et ceux qui ne connaissent pas la pièce suivent, en haletant, ce qui va se passer entre les personnages. Et il s'en passe des choses dès la première réplique qui annonce la couleur, même si les personnages restent confinés dans une propriété russe provinciale, lieu habituel du théâtre tchékhovien.

Une lumineuse intuition

C'est là un parti pris osé et un pari tenu avec délicatesse par trois belles actrices, je veux dire trois actrices qui préservent dans leur jeu une part d'ailleurs, d'imprévisible qui donne aux spectateurs du rêve à ronger : Isabelle Lafon, Nora Krief et Johanna Korthals.

Formidablement éclairées et accompagnées par une jeune actrice déjà atypique, Judith Perillat, et une libraire, Gilberte de Poncheville, actrice occasionnelle porteuse de ce hors champ décalé cher à Tchekhov.

Ce qui nous semble un pari audacieux est d'abord une lumineuse intuition dont la fécondité innerve « Une mouette », une intuition de l'actrice Isabelle Lafon qui signe la mise en scène. Essayons d'expliquer.

Isabelle Lafon jouait l'un des rôles pivots dans les « Possédés “ de Dostoïevski, adapté au théâtre par Chantal Morel, spectacle bien plus incisif que la mise en scène de Peter Stein à partir du même roman fleuve. Avec sa propre compagnie, ‘Les merveilleuses’, Isabelle Lafon s’est aussi aventurée dans des textes qui n’étaient pas faits pour le théâtre : un livre de Jean Hatzfeld sur le Rwanda et les ‘Notes sur Akhmatova’ de Lydia Tchoukovskaïa, spectacle qui la ramena en Russie. Deux textes où la parole apparaît comme la résistance, à la fois première et ultime, de l’être humain (génocide, oppression stalinienne). Anna Akhmatova semblait comme une sœur, une cousine pour Isabelle Lafon tant l’actrice laissait suinter sur ses paupières, et au bord de ses lèvres une proximité instinctive avec tout ce qui est russe.

L’odeur de la terre russe

Sa relation à Tchekhov que manifeste ‘Une mouette’ est animale, sensuelle. Elle le renifle, le reconnaît à son odeur qui lui est étonnement familière, elle qui ne s’est rendue qu’une seule fois et brièvement en Russie (quelques jours à Saint-Pétersbourg). Un humus, un terreau faits de pain noir, de landes d’herbes gorgées de neige fondue, de chemins creux et boueux, de palissades en bois délavé jusqu’au gris, de chevaux lourds, de paysages calmes et déchirants dont les lignes se perdent dans le lointain où l’on devine les rondins souffreteux d’une isba sans âge. Toutes ces choses que l’on retrouve dans les tableaux du peintre Levitan dont l’épouse avait été l’un des amours de Tchekhov. Et puis avant tout, habitant ce paysage russe, il y a tous ces personnages qui s’éparpillent dans les récits et les pièces de Tchekhov comme du verre brisé.

Ce cadre posé, entrons au cœur de l’intuition d’isabelle Lafon. Le cœur battant de Tchekhov c’est le récit, nous suggère son spectacle. Nous y voilà. Dans les œuvres publiées dans la Pléiade, la place du théâtre n’occupe qu’une partie d’un des trois volumes. Les récits (ou nouvelles) sont innombrables mais n’y cherchez pas un roman fleuve à la Tolstoï. Tchekhov écrivit bien un roman, médiocre, personne n’en voulut. Le roman n’était pas son genre mais cet échec, cette impossibilité restèrent en lui comme un manque, une chimère (la même histoire se reproduira plus près de nous chez l’un de ses arrières petits enfants, Jean-Luc Lagarce).

Les vieilles palissades

Le récit (court ou long) devint son métronome. Un récit qui, presque toujours, se passe en province, à la campagne ou dans une petite ville, un village dans ‘la province de T.’ (comme il est dit au début de ‘la maison à Mezzanine’) ou ailleurs. Les récits de Tchekhov ne sont pas urbains, et il en va de même pour ses pièces. ‘La mouette se passe dans une propriété provinciale au bord d’un lac et cela pourrait être dans la province de T.’ (avec un T comme Tchekhov). Entre l’acte trois et l’acte quatre deux ans se passent, pendant lesquels, en coulisses, certains personnages s’en vont vivre à Moscou mais tout cela est expédié en quelques lignes. On reste là au bord du lac, devant la carcasse d’un théâtre qui a maintenant la couleur des vieilles palissades.

Isabelle Lafon et ses partenaires n'ajoutent pas une phrase à la pièce de Tchekhov. Elles en disent toutes les lignes publiées, à commencer par les didascalies, ces lignes où les auteurs dramatiques 'plantent le décor'. Chez un Feydeau ou un Beckett c'est d'une froide précision redoutable, chez Racine cela se réduit à une ligne. Chez Tchekhov, c'est du petit lait. Il ne se contente pas de décrire les lieux, il nous y entraîne, nous met dans l'ambiance, parle d'odeurs, de sons (clochettes, coups de marteau, toux) comme aux premières lignes d'un de ses récits. En disant ces didascalies avec appétit les actrices nous entraînent. Elles peuvent alors énoncer les premières répliques au discours indirect. Donnant le tempo, c'est Isabelle Lafon qui commence ce récit de 'La mouette' qu'est 'Une mouette'.

Le garde-manger littéraire

Ce qu'elle met ainsi en évidence, c'est l'infra récit qui est au cœur de la pièce (mais on pourrait en dire autant, peu ou prou, des autres pièces de l'auteur). On peut considérer 'La mouette' comme un récit avec beaucoup de dialogues. 'Dans la combe', un de ces récits de Tchekhov où l'on parle beaucoup, pourrait aisément être transformé en pièce, de même sa pièce en un acte 'Sur la grand'route' est à deux doigts d'être un récit.

'La mouette' est l'une des pièces où Tchekhov met en scène un écrivain – en l'occurrence Trigorine. Ce dernier a toujours une nouvelle ou un récit sur le feu, il est toujours à noter des choses comme ce « nuage qui ressemble à un piano à queue » qu'il placera dans un récit. Comme son personnage, Tchekhov ne sortait pas sans son carnet, un « garde-manger littéraire » comme dit Trigorine, sur lequel le médecin-écrivain notait des tas de phrases 'à placer' éventuellement. Par exemple : 'Il se rappela que depuis tout ce temps, il n'avait jamais été de bonne humeur.' Ou bien : 'Jeune, elle est partie avec un médecin juif, a eu une fille avec lui ; maintenant elle déteste son passé, déteste sa fille rousse, et le père les aime toujours, elle et sa fille, et il se promène sous leurs fenêtres, un homme beau, fort.'

Roger Grenier dans son précieux petit Tchekhov portatif qu'est son livre 'Regardez la neige tomber' (Folio) rappelle qu'à la veille de sa mort, Tchekhov raconta à son épouse, l'actrice Olga Knipper, le thème d'une nouvelle comique : 'Dans une ville d'eaux de luxe, des estivants reviennent de promenade pleins d'appétit et apprennent que le cuisinier s'est enfui et qu'il n'y a rien à manger.'

De 'La mouette' à 'Une mouette'

« La mouette » est nourrie de mini récits de cet acabit à commencer par le 'sujet' qui vient à l'esprit de Trigorine et qui n'est autre que l'amorce d'une pièce qui ressemble à 'La mouette', superbe mise en abîme. Ou comme ailleurs un sujet de nouvelle que Sorine veut donner à Constantin Treplev, le fils de l'actrice Arkadina, compagne de Trigorine.

Treplev rêve d'un autre théâtre de formes nouvelles. C'est ce qu'accomplit Tchekhov en inventant un théâtre où l'intrigue est à la périphérie tout comme dans ses récits. Et c'est ce que fait Isabelle Lafon en passant de 'La mouette' à 'Une mouette'. Un théâtre qui naît de rien, d'un paysage, d'un couleur, de sentiments qui affleurent à peine, d'un soleil qui 'vient de se coucher', de bruits à côté. Les cinq actrices, opèrent ainsi un éclairant retour au récit implicite de la pièce.

Il faut maintenant évoquer le meilleur allié de ce dispositif narratif, un parti pris tout aussi audacieux et juste adopté par la mise en scène d'Isabelle Lafon, après bien des pistes explorées lors des répétitions.

Cinq d'un coup

Les cinq actrices se tiennent sur un même rang et font face aux spectateurs. De bout en bout. Elles parlent mais aussi amorcent des gestes (mouvement du visage, des mains, des bras, parfois une torsion du pied, du buste). Aucun déplacement dans l'espace si ce n'est entre chaque acte, un pas collectif fait en avant. Il en résulte un étrange effet de loupe comme si le spectacle était une sonde qui parcourt et éclaire la pièce de l'intérieur. C'est saisissant.

'Une mouette' (récit) raconte comment dans 'La mouette' (pièce), le théâtre de Tchekhov n'en finit pas d'être naissant, comment le récit tchekhovien est la source de la révolution théâtrale que constitue le théâtre d'Anton Tchekhov.

FRICTIONS - 23 mai 2012

Les Lettres françaises – 4 octobre 2012

Jean-Pierre Han

Une totale réussite

Elles sont cinq jeunes femmes, cinq comédiennes réunies pour nous livrer *Une Mouette* d'après *La Mouette* de Tchekhov. D'un pronom l'autre, c'est tout l'enjeu de la représentation imaginée et conçue par Isabelle Lafon, qui aime à naviguer dans les eaux russes : on lui doit notamment le très beau *Journal d'une autre* d'après des entretiens de Lydia Tchoukovskaïa avec Anna Akhmatova présenté également au Paris-Villette. Le pari tenté par les cinq comédiennes est parfaitement singulier. Faire à elles seules – il y a en fait dix grands rôles dans la pièce de Tchekhov dont six masculins, mais qu'à cela ne tienne – à la fois le récit de la pièce et l'interpréter. Être à la fois dehors et dedans, et cela sans aucune ambiguïté, au vu et au su de tout le monde. Superbe et très subtil tressage qu'autorise le propos de l'auteur dans cette pièce tout particulièrement et l'on se souviendra opportunément que Tchekhov fut aussi un admirable et très prolifique nouvelliste. Alignée face au public sur le plateau nu du Théâtre Paris-Villette dont on souhaite vivement qu'il restera voué au théâtre pourvu qu'il soit dirigé par un homme de la clairvoyance et de la compétence de Patrick Gufflet, les cinq comédiennes racontent donc et jouent alternativement tous les rôles de la pièce. Figure de style qu'adoptent volontiers les collectifs émergents d'aujourd'hui ? Que non pas, fort heureusement : ici cela a un sens. Ni afféterie, ni ersatz de pensée, mais au contraire une véritable réflexion sur la pièce, sur chacune de ses répliques ou même de ses didascalies, et aussi sur l'art théâtral qui est par ailleurs l'un des thèmes majeurs de l'œuvre représentée. Cinq récits donnés face au public avec une économie de gestes, mais du coup chacun d'entre eux prend une dimension phénoménale. Le moindre geste, le moindre regard, le moindre mouvement du corps prend soudainement une ampleur étonnante. Il suffit d'un rien – sans démonstration aucune – pour que la pensée jaillisse, pour que l'acte théâtral prenne toute sa signification. Ce qu'accomplissent les quatre actrices entourant Isabelle Lafon, Johanna Korthals-Altes, Norah Krief, Gilberte de Poncheville et Judith Périllat est proprement stupéfiant d'intelligence et de grâce. Les récits se croisent, s'éclairent les uns les autres, la pièce se joue soudainement. Les actrices passent d'un rôle à l'autre, se passent les rôles,

passent du récit au jeu, du jeu à son histoire. L'acte théâtral est retourné comme un gant ; il nous est montré et offert dans le même mouvement. Quatre actes, les cinq jeunes femmes s'approchent simplement en ligne vers nous à chacune des ruptures : quelque chose de nouveau se donne à voir. De plus en plus près. Il n'y a que cela et c'est admirable.

La critique de *Pariscope* – Marie Plantin

Une rangée de cinq femmes. En ligne. Frontale et droite. Dans un rectangle de lumière projeté au sol. Page blanche. Plateau nu, vide de tout signe. La proposition d'Isabelle Lafon est radicale dans sa simplicité. Son dépouillement. Ici, pas de mise en scène, à savoir pas de mise en acte et en action de la pièce de Tchekhov. Isabelle Lafon ne s'empare pas de « La Mouette » pour en livrer un point de vue psychologique, un univers esthétique. Sa vision est écoute. Rendre la pièce à sa matière première, dialogique. Sans plus. Le principe pourra en dérouter plus d'un, en décevoir d'autres qui viendrait au théâtre pour voir et se projeter vers le plateau, quand Isabelle Lafon propose d'entendre et de voir à l'intérieur de soi ce que les mots seuls provoquent d'imaginaire. Mais il est aussi l'occasion de se reconnecter avec l'ossature de la pièce. Squelette d'échanges verbaux sans la chair des situations que le théâtre donne à voir. Ici, c'est un théâtre en deux dimensions. Pauvre mais riche dans sa pauvreté même. Riche du chef-d'œuvre de Tchekhov, sonde implacable de la condition humaine aux saillis d'humour délectables. Riche des cinq actrices en présence, vibrantes, authentiques, infiniment proches de nous. Chœur de femmes à l'unisson laissant entendre la voix unique de chacune. Elles sont tout simplement remarquables. Elles ne cherchent pas à se draper d'un rôle, à jouer un personnage, mais elles sont là, pleinement, alignées devant nous telles des mots sur une page. Sans costume ni accessoire. Alors, s'il y a peu sur le grand plateau du Théâtre Paris-Villette, il y a l'ouverture de leurs regards, la lisibilité de leurs paroles, leur capacité à « servir » admirablement cette « Mouette » qu'on ne se lasse jamais de côtoyer à nouveau. Et c'est beaucoup. Et c'est beau.

Le Figaro –5/10/2012 - **Armelle Héliot**

En ce moment, deux versions de la célèbre pièce de théâtre d'Anton Tchekhov sont à l'affiche.

Il s'agit d'une reprise. Présentée la saison dernière, *Une mouette* avait enchanté le public. Que vous connaissiez ou non le chef-d'œuvre d'Anton Tchekhov, ce «récit» à cinq voix vous touchera. C'est une idée d'Isabelle Lafon. Cinq femmes sont alignées au bord du plateau et «racontent» *La Mouette*. La «régisseuse» est au centre et ouvre ce concert insolite. Des voix, des timbres, des personnalités qui se renvoient la partition comme en une vive partie de volant! Joueuses engagées: Johanna Korthals Altès, Norah Krief, Gilberte de Poncheville. Une petite heure et hop! l'essence de la poésie, la vérité du drame, les personnages, tout aura surgi comme les effluves grisantes d'un parfum d'autrefois.

La Mouette ou plus exactement *Une Mouette*, reprise d'une expérience originale et fertile d'Isabelle Lafon : cinq comédiennes, alignées face public dans la grande et belle salle du Paris-Villette. Dont Isabelle Lafon qui ouvrira le jeu en disant quelques didascalies. Avec elle, Johanna Korthals Altès, Norah Krief, Gilberte de Poncheville, Judith Périllat.

Cinq qui disent *La Mouette*. En une heure. Cinq qui nous font pénétrer dans le mystère d'une écriture, dans la grâce rayonnante d'un univers. Cinq qui "jouent" *La Mouette*. Cinq qui sont fidèles à Tchekhov, cinq qui permettent à chacun -même ceux qui n'ont jamais vu représenter *La Mouette*- de comprendre et l'argument, et les relations entre les personnages, et la structure de la pièce..

Un miracle de théâtre.

(...) Mais dans sa gravité même, son refus de tout effet, cette *Mouette* est d'une force sensible et émouvante qui sidère. Bref : c'est à la Villette que vous devez vous précipiter. Les vraies grandes soirées de théâtre sont rares. Ici, c'est un théâtre sans débordement spectaculaire, tout en subtilités d'écriture et de jeu. Un véritable manifeste, une défense et illustration de ce qu'a toujours programmé Patrick Gufflet.

LE HUFFINGTON POST
en association avec le Groupe Le Monde

Une mouette, Paris-Villette

Dans *Une mouette* au théâtre Paris-Villette, mise en scène par Isabelle Lafon, cinq actrices alignées face public disent le texte comme elles joueraient une partition musicale.

Pas de décor ni de costume. Pas même de déplacement sur la scène. Ou si peu.

A chaque acte, elles avancent un peu plus vers le public. Voilà tout. Une chorale de femmes qui dit ce texte, simplement.

Ne croyez pas qu'elles ne jouent pas pour autant. Ne croyez pas que la mise en scène soit absente. Non, c'est bien là. Mais il s'agit plutôt d'une mise en voix. Et d'une mise en corps. Car, à elles cinq, elles sont tous les personnages. Les voix s'écoulent et s'entremêlent, se coupent ou se superposent. Le texte chante et, dans ce dénuement, on en perçoit toute la beauté.

Par moments, Isabelle Lafon convie les didascalies sur le plateau. On y découvre que chez Tchekhov, même les didascalies sont poétiques. Et soudain, *La Mouette* devient récit. Dans ce récit, Isabelle Lafon a traqué ce qui "fait théâtre". Et ainsi prononcé, il peut être bien entendu. Parmi les comédiennes, toutes justes, sérieuses, impliquées, il y a Norah Krief, dont le ton et la gouaille, si particuliers, trouvent là encore leur place. La pièce dure une heure. Mais tout y est.

Un Fauteuil Pour Orchestre – 13/05/2012 - Solveig Deschamps

Elles sont cinq sur le plateau nu, dans un rectangle de lumière, cinq comédiennes qui vont dire les mots de Tchekhov, ceux-là qu'Isabelle Lafon a choisi de faire entendre, elles vont être immobiles, face à nous, en ligne comme les mots dans un livre, avançant d'un pas à chaque acte pour se laisser happer par un autre rectangle de lumière. Elles vont être les personnages, les didascalies, elles vont nous raconter l'histoire qui dés(uit) Nina, Treplev, Arkadina, Trigorine, Macha, Dorn et les autres. Une histoire d'amour, amour quand le cœur bat, amour du théâtre et des mots que les auteurs écrivent, amour qui détruit.

Livre ouvert

C'est un peu comme si Tchekhov avait laissé son manuscrit ouvert sur la scène et qu'il avait dit : « Et maintenant j'aimerais l'entendre ». On a beau connaître cette pièce, on a beau l'avoir vu jouée, on a beau se dire que ce n'est pas possible que ça puisse être comme c'est ce soir, on a beau... Voilà que l'on redécouvre, que nos oreilles entendent et que nos cœurs s'émeuvent. Isabelle Lafon fouille dans l'âme des personnages, simplement. La pièce de Tchekhov reste la même, bien sûr mais les (en)jeux sont ailleurs, accrochés aux mots, aux voix de ces cinq comédiennes magnifiques mais aussi dans les interrogations sur le théâtre, sur la reconnaissance, sur le talent, sur l'amour et sur cette facilité que nous avons à être si seuls avec les autres, une façon différente d'entrer dans l'univers de Tchekhov.

« À chaque fois, l'urgence vitale de la parole. Intuitivement il me fallait montrer le moment où le théâtre peut surgir, embarquer » I Lafon

On a envie de lui demander « Et maintenant que vous êtes si proche du texte, vous le montez quand ? » Sachant que c'est sans doute blessant une telle question et que l'enjeu de sa proposition n'est pas là et que c'est bien qu'elle nous ait donné à partager cette façon si particulière qu'elle a de faire surgir le théâtre. Mais alors pourquoi cette musique de chœurs russes qui clôt le spectacle (qui en a laissé plus d'un perplexe) ? N'ouvre t-elle pas à la possibilité d'une théâtralité plus conventionnelle... Peut-être que la représentation se jouait de l'autre côté du théâtre et que nous étions dans les coulisses, dans le mystère de la construction du personnage...

<http://www.culturopoing.com>

« Entendre La Mouette plus que l'écouter. Désembourber la pièce de son imagerie. », dit la metteuse en scène, Isabelle Lafon. Avec elle, nous allons en quelque sorte voir la pièce à l'oreille, la visualiser dans les mélodies de l'espoir et de la dérégulation. Une Mouette émane de La Mouette, de sa partition, au sens musical et étymologique de partage. Elle est donnée en partage aux actrices, distribuée autrement : non pas en accordant un rôle unique à chacune, mais en conviant chacune à piocher tour à tour dans les rôles. À s'y rencontrer. Ainsi, cinq solistes de haut vol – dont Isabelle Lafon elle-même – peuvent entonner les répliques de onze personnages, non pour les féminiser, mais pour en dégager les harmonies, en filtrer les graves et les aigus et les rendre par cinq fois à leur singularité. Les comédiennes se tiennent debout, au plus près de nous, sur le pas de la porte de la maison Tchekhov, choristes aux voix tendues comme des mains qui hisseraient les spectateurs vers la lumière absolue du théâtre, la tentation de la brûlure et le frisson des crépuscules terrestres.

Toutelaculture.com - Aïnhua Jean-Calmettes

La scène est nue et cinq actrices s'avancent d'un même pas. Elles forment bientôt une ligne face au public, marquent une pause, puis Isabelle Lafon, au centre, commence à raconter. De sa voix douce et grave, elle plante le décor. Un jardin dans une province russe, un lac calme, un théâtre monté à l'occasion de la représentation de la pièce écrite par le fils de la maison. Puis elle offre sa voix à un personnage, « Medviedenko dit... », à un second, « Macha

dit... ». Bientôt, elle leur a tous donné vie. Une à une, les actrices qui l'accompagnent viennent alors la seconder. Il y a onze personnages dans *La Mouette*, seulement cinq actrices dans *Une Mouette*. Chacune d'elle jouera tour à tour chacun des rôles, intervenant presque au hasard. Chacune d'elle sera davantage un personnage que les autres, Judith Périllat endossera avant tout le destin de Constantin Treplev, Isabelle Lafon celui d'Arkadina...mais les frontières entre les identités fictives sont irrémédiablement brouillées.

Dans ces échanges permanents de rôles, l'intrigue est parfois difficile à suivre. Qui est qui se demande-t-on sans cesse au début. Ai-je vraiment compris ? Le public ne peut plus se rattacher à un costume (il n'y en a pas), ou au visage d'une actrice pour suivre le fil. Et il finit par le lâcher, se laissant tout entier guider par la parole qui s'élève, d'où qu'elle vienne. Il n'y a plus qu'un personnage dans *Une Mouette*, le texte. Tout est dit, les didascalies sont rendues avec grâce, les pensées secrètes des personnages aussi, et l'écriture de Tchekhov dans sa totalité s'anime. Il ne s'agit pas pour autant d'une simple lecture. S'il est minimaliste, il reste du jeu. Quelques amorces de mouvement, un pas en arrière ou en avant, l'expression d'un visage. Avec une économie de moyen extrême, les actrices rendent palpable le caractère des personnages. Norah Krief excelle tout particulièrement dans le rôle de Nina, cette jeune provinciale naïve et ridicule qui sera perdue par ses rêves de théâtre.

Dans ce choix de mise en scène, l'intrigue et les personnages deviennent de simples prétextes, car l'essentiel de la pièce est ailleurs. Au delà de la nudité du plateau, c'est au théâtre voulu et conceptualisé par Treplev, le fils d'Arkadina, qu'Isabelle Lafon donne vie. Le personnage et la metteur en scène se posent la même question : que faut-il représenter au théâtre ? Doit-on simplement raconter une histoire où tenter de donner corps à une idée abstraite et plus générale ? *Une mouette* ne parle pas seulement de ce microcosme d'une province russe imaginaire, de ces destins brisés par l'ambition et par l'amour, elle matérialise une certaine idée du théâtre et de la littérature. Le brouillage des destins et des personnages, rend tout son sens au texte, nous l'avons dit, mais permet également aux théories des artistes que sont Treplev et Trigorine de jaillir avec plus de puissance. Le monologue de Johanna Korthals Altes, lorsqu'elle incarne pour un temps Trigorine est particulièrement emblématique de ce phénomène. C'est une véritable entrée dans les affres de la création qui nous est offert. Comment penser qu'un écrivain célèbre peut être heureux, ou même vivre, quand toute son existence est phagocytée par les romans qui germent dans son esprit, quand chaque phrase, dite ou entendue doit être précieusement conservée afin de la replacer, plus tard, dans un nouveau texte ? Lorsque les lumières se rallument, Nina disparaît, mais la question qu'est-ce que le théâtre nous poursuit durablement.

journal de bord d'une accro- **Edith Rappoport**

“La pièce est amaigrie comme Nina à la fin de l'acte quatre, mais ses yeux sont plus grands. Tu vas te perdre un peu dans les noms et les personnages....

Ça parle d'amour beaucoup, de théâtre beaucoup, et si l'on ne se perd pas dans l'amour et le théâtre, où veux-tu que l'on se perde ? La musique s'approchera de toi. L'histoire s'approchera de toi dans cet abri théâtre ou dans le théâtre comme dernier abri. Tu fais partie de la pièce.” déclare Isabelle Lafon.

Cinq femmes sur le plateau nu du théâtre sans aucun costume ni accessoire de théâtre, elles plantent “la vie telle qu'elle apparaît dans les rêves” et déclinent le texte de la *Mouette* en incarnant les personnages tour à tour sans jamais s'identifier, puisqu'elles jouent tour à tour

Trepleev, Trogorine, Arkadina, Macha et son instituteur de mari Medjevenko, ou les serviteurs. “Que l’on écrive sans jamais penser à aucune forme” déclarait Tchekov, je suis faux jusqu’à la moelle des os”... Aucun mouvement théâtral, elles se rapprochent simplement du public entre les séquences. Norah Krief en Nina arrachent une belle émotion en récitant le texte de Trepleev dans le petit théâtre sur le lac, comme Isabelle Lafon en Arkhadina qui affirme “j’ai une règle, ne jamais regarder dans l’avenir...”.. Ce spectacle émouvant mérite d’être joué chez tous les amoureux de Tchekhov !

La Terrasse – Véronique Hotte

Chercher le théâtre là où il peut surgir, voilà la quête d’Isabelle Lafon, à l’origine d’*Igishanga* d’après Jean Hatzfeld, et du *Journal d’une autre* d’après Anna Akhmatova et Lydia Tchoukovskaïa. Aujourd’hui, la metteuse en scène se penche sur une « vraie » pièce – *La Mouette* de Tchekhov – qui pousse très loin, et de façon magnifique, la question de la représentation du théâtre : « *Oui, il s’agit de théâtre ; d’une famille, la mère est actrice, le fils écrivain, l’amant de la mère écrivain officiel, celle que le fils aime veut être actrice...* » Sur le plateau nu, comme le préfère l’écrivain russe, se produisent non pas les onze personnages attendus, mais cinq belles actrices à la présence intensément profonde, des instruments humains qui donnent à l’œuvre une autre résonance. Pour le spectateur, c’est aussi faire partie de la représentation et considérer le théâtre comme dernier abri, quand il s’agit d’art, d’amour et de mort. Il ne faut pas manquer cet audacieux quintette d’exception.

Les Cahiers de l’Égaré - Jean-Claude Grosse

La Mouette d’Isabelle Lafon transforme la pièce à jouer en récit à dire, en histoire à raconter en une heure. Les didascalies sont intégrées au récit qui repose sur des indices simples : Macha dit, Trigorine répond ... Les 5 comédiennes tiennent les rôles des 11 personnages allant de l’un à l’autre, glissant de l’un à l’autre. Le mot « rideau » est prononcé comme élément du récit, prenant ainsi son double sens et faisant rire ou au moins sourire. Cette manière de tout donner en amaigrissant le texte a pour effet de faire monter, émerger le côté comédie de la pièce comme le déclarait Tchekhov. Le plateau est nu à l’image de la scène voulue par Treplev. Les 5 comédiennes sont en ligne et la partition du récit se développe de l’une à l’autre, de chuchotements en éclats de voix, avec quelques mouvements esquissés, quelques suspens dans le récit. De « rideau » en « rideau », les comédiennes avancent vers le public laissé dans l’obscurité. On devient celui auquel on raconte plus que celui devant lequel on joue. Le silence dans la salle, l’écoute me semble de bonne qualité (sauf mon à gauche). À la fin, la ligne se retourne, une chanson se fait entendre, une comédienne sort du rang. C’est fini. Ça a duré une heure. Le paradoxe est que cette pièce à jouer est devenue un récit non qu’on lit mais qu’on dit sur une scène de théâtre, une lecture publique, reproche que fait Nina à Treplev quand elle lui dit que sa pièce est une récitation, sans action et sans amour. Isabelle Lafon a porté au bout ces indications de La Mouette. Et nous gagnons en liberté de réception.

Je suis sorti satisfait de cette Mouette pour la part de comédie révélée. Elle a gagné en légèreté et en profondeur selon l’équation nietzschéenne. Ou dit autrement, les péripéties d’un récit, les aventures des personnages ne sont pas à prendre au sérieux. L’esprit de sérieux qui se niche au cœur du drame, de la tragédie poussent à chercher du sens là où il n’y a que hasards,

Le Paraphe – 10 octobre 2012
Inferno – 11 octobre 2012
Floriane Toussaint

Alors que se joue à l'Athénée *La Mouette* de Tchekhov, mise en scène par Christian Benedetti, Isabelle Lafon propose *Une mouette*, d'après Tchekhov, au Théâtre Paris-Villette. Une magnifique création servie par cinq comédiennes profondément humaines qui rendent hommage au texte. Le spectacle d'Isabelle Lafon est une sorte de mise en récit de la pièce de Tchekhov. Cinq femmes nous la racontent, décrivant le cadre dans laquelle elle se joue, les relations complexes entre les personnages, les paroles qu'ils échangent, et leurs gestes. Peut-être sont-elles en train de décrire une mise en scène à laquelle elles assistent, la commente-t-elle à la manière d'un chœur antique, mais progressivement la tension entre le raconter et le jouer devient de plus en plus forte. La parole circule de l'une à l'autre, constamment redistribuée, à tel point que l'on ne peut deviner quelle sera la prochaine qui s'en emparera après un bref instant de suspens et de silence. Petit à petit, à mesure que les actes se déroulent, le récit fait place au dialogue de théâtre et à l'incarnation. Parfois, un personnage s'accroche à une comédienne, et celle-ci en devient indissociable. On retrouve donc Tréplev, Nina, Arkadina, Macha et le médecin Dorn. Le grand absent sur cette scène est l'écrivain Trigorine, à qui la parole n'est accordée qu'une seule fois, rapidement. Ce retrait est la preuve la plus évidente de la manipulation qui a été faite du texte, de la réduction à l'essentiel à laquelle a procédé Isabelle Lafon. Et pourtant, malgré la suppression de répliques, la transformation de dialogues en monologues, il est remarquable de constater à quel point le texte se fait entendre et est mis en valeur. Sa dimension dramatique et tragique est atténuée au profit de sa beauté, et certaines phrases résonnent particulièrement. La scénographie du spectacle est en grande partie responsable de cette mise en valeur du texte. Les cinq femmes sont en ligne, face au public, enfermées dans un long rectangle de lumière qui s'avance un peu plus à chaque acte. Le dépouillement lumineux et sonore concentre l'attention du spectateur sur les comédiennes, qui apparaissent profondément vives parmi les voûtes en pierre du Théâtre Paris-Villette mourant. Complices, leur jeu est de plus en plus souple à mesure que le spectacle progresse. Alors qu'elles se regardent en coin au début, elles se font progressivement face et vont jusqu'à esquisser des contacts physiques, simplement effleurés. Quand elles ne parlent pas, elles s'écoutent les unes les autres, créant une communion vivante autour de celle qui détient la parole. Chacune est séduisante à sa façon, et convaincante dans sa posture intermédiaire entre narratrice et personnage. Cela sert l'exercice passionnant de mise en récit du théâtre qu'Isabelle Lafon nous propose. Ce n'est certainement pas un hasard si elle se sert de la traduction d'Antoine Vitez pour ce spectacle, lui le maître du théâtre-récit. Après lui, elle semble mettre en place ce que l'on pourrait appeler du récit-théâtre, un théâtre où l'on raconte une pièce, avec ses répliques mais aussi ses didascalies et ce qu'elle contient de façon sous-jacente. Dans ce spectacle, les coupes dans le texte de Tchekhov sont moins vécues comme un manque que comme la preuve d'un art de la réécriture et de la manipulation textuelle véritablement stimulant intellectuellement parlant. Une très belle harmonie, au sens musical, prend forme et s'impose comme une évidence. Ces cinq femmes nous proposent un théâtre sensible, complice, qui suscite une réelle émotion.!

France Inter - Studio théâtre, émission présentée par Laure Adler
Invitation d'Isabelle Lafon et de Norah Krief aux côtés de Jean
Jourdheuil et de Jean-Pierre Vincent

Diffusé le vendredi 28 septembre 2012 à 23h15

<http://www.franceinter.fr/emission-studio-theatre-jean-jourdheuil-isabelle-lafon-et-norah-krief-jean-pierre-vincent>

France Culture - Changement de décor, émission présentée par
Joëlle Gayot

Invitation d'Isabelle Lafon et de Patrick Gufflet

Diffusée le dimanche 7 octobre 2012 à 20h30

<http://www.franceculture.fr/emission-changement-de-decor-une-mouette-2012-10-07>

France Culture - Pas la peine de crier, émission présentée par
Marie Richeux

Invitation d'Isabelle Lafon

En direct le lundi 8 octobre 2012 à 16h

<http://www.franceculture.fr/emission-pas-la-peine-de-crier-cinq-femmes-pour-une-mouette-2012-10-08>